

JACQUES MORIZE

L'INCONNU
DE LA TÊTE D'OR

UNE ENQUÊTE
DU COMMISSAIRE SÉVERAC

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

Photo de couverture : Sabine Tafforeau

© 2017 Éditions AO-André Odemard

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-913897-61-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre premier

Le député Jean-Philippe Valjean avait un physique de hobereau de province : traits épais, teint rouge, mains grassouillettes toujours un peu moites, un embonpoint en plein développement. Il s'habillait de costumes de confection, qu'il portait sur une chemise au col ouvert, sauf lorsque les nécessités de sa fonction l'obligeaient à mettre une cravate. À 47 ans, il avait réussi sa vie, mais n'arborait pas de Rolex. Ses électeurs ruraux n'auraient pas apprécié ce signe extérieur de richesse.

Élève très moyen d'une institution catholique lyonnaise, il avait eu son bac avec la mention minimale, était parvenu à intégrer une école de commerce de seconde zone, avant d'entrer dans une banque régionale comme chargé de clientèle grâce au carnet d'adresses de son père.

Il s'était sagement marié à une femme de son milieu, Christine, qui travaillait au service juridique d'une grosse boîte de conseil aux entreprises.

Deux enfants étaient nés de leur union, un garçon d'abord, puis une fille quatorze mois plus tard. Le choix du roi.

Ils étaient tous deux originaires d'un canton rural du Rhône, et chacun était issu d'une longue lignée de no-

tables aisés. Ils étaient venus s'installer dans le très chic 6^e arrondissement, un vaste appartement au dernier étage d'un immeuble haussmannien, quai Général-Sarraïl, mais avaient conservé un pied-à-terre en Beaujolais, une belle demeure de pierre jaune.

Le père de Jean-Philippe, médecin de son état, avait été conseiller général. Il avait transmis à son fils le virus de la politique, puis son canton lorsqu'il s'était retiré, victime d'une maladie handicapante qui l'avait contraint à arrêter ses activités.

Jean-Phi, comme on l'appelait affectueusement, était fait pour ce métier. Il adorait arpenter les marchés, inaugurer, participer aux fêtes (car il aimait les chasses et les fêtes), vernissages, salons et autres cérémonies, serrer les mains et claquer la bise. Il fut vite repéré par le député du coin, un homme dont la date de péremption approchait à grands pas, et qui cherchait un successeur. Il commença par lui proposer d'être son attaché parlementaire. Le salaire de cette fonction, cumulé à ses indemnités de conseiller général, excédait la rémunération que lui versait la banque. Il démissionna donc pour se consacrer entièrement à la politique.

Grâce à la fonction d'attaché, il avait pu pénétrer les arcanes de l'Assemblée nationale et apprendre le métier de député, avant d'être adoubé par son mentor comme dauphin, et propulsé aux élections législatives. Il fut élu au second tour avec près de 60% des voix.

Doté par son prédécesseur de puissants parrains (dont un ancien Premier ministre, célèbre pour ses métaphores à deux balles), il intégra la commission des affaires économiques. Désormais, sa vie se partageait entre Paris, sa circonscription, et quelques séances du Conseil départemental. Il soignait ses électeurs, passait ses samedis, ses dimanches matin et certaines de ses soirées à inaugurer,

spécialiste des discours tout faits sur l'art, la culture et d'autres sujets dont il se tamponnait allégrement le coquillard, mais dont il parlait avec aisance. Il volait ainsi la vedette aux maires et autres adjoints, qui, pourtant, s'enorgueillissaient naïvement de sa présence.

Sa vie de couple aurait pu s'en ressentir, mais comme le mariage avait été avant tout une union de convenance, il y avait longtemps que chacun avait fait sa vie, sans s'occuper de l'autre. Une sorte d'union d'intérêts, en quelque sorte.

Christine, son épouse, était loin d'être effacée. Brillante, elle était devenue patronne du service juridique de sa boîte. Grande femme brune, bien entretenue grâce à la fréquentation régulière d'une salle de sport, elle était l'atout charme de son mari, qui n'aimait cependant pas trop l'associer à ses sorties politiques : naturellement classieuse, elle avait tendance à lui voler la vedette. Par ailleurs, la rumeur publique lui prêtait des aventures avec des hommes en vue du gotha lyonnais, et certains, lorsqu'elle était avec lui, lui faisaient une cour à peine discrète, ce qui mettait à mal son ego surdimensionné.

Pendant ce temps, les enfants avaient grandi entre nounous et grands-mères qui leur avaient apporté le minimum vital d'affection, et les institutions religieuses qui leur avaient inculqué, outre les savoirs indispensables, une saine et stricte morale. Ils étaient à présent internes à Paris, dans ces classes préparatoires qui sont les vestibules des plus prestigieuses écoles de la République.

*

Un souffle de vent tiède caressait le feuillage des arbres, portant une odeur d'humus et de fleurs. Le parc était silencieux sous la lumière jaune d'une lune pleine et ronde.

Un bruit de pas feutrés et multiples vint troubler le calme nocturne. Quatre hommes cagoulés et vêtus de combinaisons noires déambulaient dans les allées. Deux d'entre eux portaient une forme allongée. Ils allèrent jusqu'à la guinguette installée au bord du lac. L'un d'eux attrapa une chaise qu'il porta sous un arbre, tandis qu'un second jetait une corde par-dessus l'une des branches basses de ce même arbre. Les deux autres amenèrent leur fardeau jusqu'à la potence improvisée. Tout, ensuite, alla très vite. Moins de cinq minutes plus tard, les quatre hommes repartaient en petites foulées vers la porte de la Voûte, ou plus exactement, vers le talus qui portait les voies ferrées circulant en contre-haut du parc. Ils avaient laissé en place les filins au moyen desquels ils étaient descendus. Avec agilité, ils grimperent le long de la paroi verticale. Une fois parvenus en haut, ils prirent soin de récupérer leurs cordages avant de disparaître.

*

Le pendu fut découvert par un joggeur matinal qui donna l'alerte. Les secours arrivèrent rapidement. On décrocha le corps. L'inutilité d'entreprendre une réanimation fut constatée : les chairs étaient froides et déjà prises par la rigidité cadavérique.

Un officier de police fouilla les poches du défunt, qui étaient rigoureusement vides. Ni papiers, ni le moindre objet. Les témoins, dont l'identité avait été relevée, furent rapidement interrogés. Le joggeur décrivit la scène qu'il avait découverte, le corps pendant au bout de la corde, les pieds à cinquante centimètres du sol, la chaise renversée. Les flics en tirèrent l'hypothèse d'un suicide probable. Des photos furent prises par les spécialistes de l'Identité judiciaire, puis le corps fut embarqué dans un fourgon.

*

Lorsque Christine Valjean s'était levée, elle avait constaté que la chambre de son mari était ouverte et vide. Le lit n'avait pas été défait. Manifestement, Jean-Philippe n'était pas rentré de la nuit. Elle en conçut une certaine irritation. La veille au soir, il devait dîner avec des relations politiques, et elle avait refusé de l'accompagner : si l'on peut dire, elle en avait soupé de ce genre de repas pendant lesquels elle s'ennuyait à l'extrême. Elle songea qu'il avait dû finir avec une « escort ». Sur le plan des sentiments, cette hypothèse ne lui faisait ni chaud ni froid ; ils avaient cessé depuis longtemps d'être un vrai couple, chacun trouvant son plaisir ailleurs que dans le lit conjugal. Mais elle craignait qu'un jour Jean-Philippe se fasse piéger et que ses frasques sexuelles finissent dans la presse, avec les conséquences que cela pourrait avoir pour sa carrière politique.

Car là se trouvait le ciment du couple, l'intérêt bien compris que chacun trouvait dans le boulot de l'autre.

Elle passa dans la salle de bains, ôta sa nuisette et contempla sa silhouette dans le grand miroir. La quarantaine largement entamée, elle était fière de son corps, toujours mince, mais avec les formes qu'apportent la maturité. Elle soupira en pensant à la journée qui l'attendait. Son agenda était plein jusqu'à 19 h 30. Elle se dit qu'elle appellerait Franck. Ce chef d'entreprise était son amant du moment. Elle savait que son épouse était partie en cure à la Bourboule. C'était le moment d'en profiter. Elle eut un sourire satisfait. Elle n'avait pas besoin, elle, de payer pour avoir du plaisir !

*

L'employé du centre funéraire jeta un coup d'œil distrait au « client » qu'on était en train d'extraire du fourgon. Il salua le flic qui accompagnait la dépouille.

– Encore un accident de voiture ? s'enquit-il. Ça n'arrête pas, en ce moment.

– Non. On l'a retrouvé pendu à un arbre, dans le parc de la Tête d'Or.

– Mince ! c'est pas banal, dites-moi !

– Ouais, surtout qu'il a fait ça cette nuit, alors que le parc était fermé.

– Il a pu se laisser enfermer ?

– Pas faux, rétorqua le flic. Bon, vous le mettez au frigo, sans y toucher. Le parquet demande une autopsie. On aurait dû l'emmener à la morgue, mais avec les travaux qui n'en finissent pas, y'a plus de place là-bas.

– Et il a un nom, ce pendu ?

– Pour le moment, non. Pas de papiers sur lui, les empreintes ne figurent pas au fichier.

L'employé fit glisser le zip de la housse noire, dégageant le visage aux traits déformés par un abominable rictus et marbré d'hématomes. Une arcade était ouverte, les lèvres étaient éclatées, le sang avait coulé jusque dans le cou avant de coaguler.

– Entre 40 et 50 ans, récita le flic, brun, yeux verts, 1,77 m, corpulence moyenne.

– Putain ! s'exclama l'homme du funérarium en constatant les dégâts. Il a dérouillé, avant de se foutre en l'air ! On dirait qu'il s'est pris une belle rouste...

– Ouais. C'est aussi à cause de ça, l'autopsie.

*

Christine Valjean n'avait plus pensé à son mari, entièrement prise par son boulot et les rendez-vous qui s'étaient

enchaînés. Comme prévu, elle avait dîné avec Franck, à la Cité internationale. Il avait retenu une chambre au Hilton voisin, qu'ils n'avaient occupée que le temps d'ébats fort agréables. Franck était un excellent amant qui savait prendre son temps, prodiguer à sa partenaire des préliminaires raffinés et se comporter ensuite de façon très virile.

Malgré une douche réparatrice, Christine était sortie de cette séance les jambes flageolantes et le ventre en feu. Il l'avait raccompagnée chez elle, et ils s'étaient quittés sur un dernier baiser.

Elle avait pris l'ascenseur en automate, tâtonné pour ouvrir la porte palière, comme un ivrogne qui rentre au gîte, évitant de faire du bruit pour ne pas réveiller Jean-Philippe et devoir affronter son regard inquisiteur.

Car malgré ses propres écarts, il restait jaloux, empreint de ce machisme venu du fond des âges, qui décrète qu'à l'inverse de celle des femmes, l'infidélité masculine est sans conséquence.

Toute à ses pensées à haute teneur philosophique, elle faillit ne pas se rendre compte que la porte de la chambre de son époux était ouverte, comme elle l'avait laissée en partant le matin.

Deux soirs de suite, ce n'était pas dans ses habitudes. Elle chercha dans sa mémoire ; mais non, il n'avait pas de séance prévue à l'Assemblée nationale. Elle gagna la salle de bains, ouvrit une armoire. La trousse de toilette était là. Aucune affaire à lui dans le bac à linge sale. Preuve qu'il n'était pas repassé, et sujet d'inquiétude supplémentaire car, maniaque, il ne supportait pas de garder les mêmes vêtements plus d'une journée. Elle alla inspecter sa garde-robe. *A priori*, il ne manquait rien, sa valise était rangée. Au risque de se faire rabrouer, elle appela son portable, tomba immédiatement sur le répondeur. Définitivement

inquiète, elle composa le numéro de l'assistant parlementaire. Celui-ci répondit, d'une voix embrumée par le sommeil.

– Bonsoir, madame Valjean. Que se passe-t-il ?

– Désolée de vous déranger à une heure pareille, Jonathan. Je suis sans nouvelles de mon mari. L'avez-vous vu aujourd'hui... enfin, hier ?

– Non, pas hier. Nous nous sommes quittés avant-hier soir en partant du Conseil départemental. Il avait un dîner avec ses collègues. Il n'est pas rentré à l'issue de celui-ci ?

– Non, et je ne me suis pas inquiétée, cela arrive souvent. Mais là, une deuxième nuit, sans être repassé à la maison pour se changer... Et son portable est coupé.

– Écoutez, madame Valjean. Couchez-vous, dormez, je vais faire le tour des lieux où il a ses habitudes. Dites-vous bien que s'il avait eu un accident, vous seriez au courant.

« Les lieux où il a ses habitudes ! Ce jeune con ne fait pas dans l'hypocrisie ! » songea Christine Valjean avec une indignation teintée d'amusement.

Elle suivit son conseil. Franck l'avait laminée. Elle s'endormit, fut réveillée à 6 heures du matin par le téléphone. C'était l'assistant parlementaire.

– Jonathan Ramier. Je suis bredouille. Je pense que vous devriez aller au commissariat, signaler sa disparition. Voulez-vous que je vous accompagne ?

D'ordinaire femme de tête, elle se sentait complètement désemparée.

– C'est gentil à vous, murmura-t-elle.

– Je passe vous chercher dans une heure ?

– D'accord. Je me dépêche.

Un peu avant 8 heures, ils furent reçus par l'officier de permanence, passant devant les plaignants du matin grâce à la carte de l'Assemblée nationale.

Écoutant la description du disparu (47 ans, brun, yeux verts, 1,76 m, corpulence moyenne), il prit un dossier sur son bureau, l'ouvrit, en extirpa un cliché qu'il passa à l'épouse du député.

*

Séverac s'était mis en cuisine. Paulo venait déjeuner avec le fameux « Grenoblois », le pote qu'il s'était fait en internat, et qui lui avait permis de survivre au milieu des fils de bonnes familles lyonnaises. Abel allait enfin découvrir ce phénomène, dont il connaissait depuis peu le prénom : Arthur.

Paulo était le dernier des trois enfants du couple Séverac, celui qui avait le plus mal supporté la séparation de ses parents. Il était devenu un élève très indiscipliné, et sa mère, qui ne parvenait plus à le canaliser, n'avait vu d'autres solutions que de l'envoyer à Lyon, en internat dans une institution religieuse. Abel, farouche laïc, n'avait pu que s'incliner. Il récupérait donc depuis lors l'inferral gamin en fin de semaine, charge à lui de le faire bosser. En définitive, ils ne s'en étaient pas trop mal tirés tous les deux, développant une complicité autour des bonnes choses de la vie, Abel parvenant à imposer à son fils une autorité bougonne et le gamin, retrouvant ses qualités passées, avait honorablement tiré son épingle du jeu scolaire. Il avait conservé son année d'avance, et achevait de passer son bac avec l'espoir d'une mention « bien ».

Hors-d'œuvre variés et bœuf Stroganoff réalisé avec du filet afin de garantir une tendreté de folie (quand on aime, on ne compte pas), il y avait de quoi remplir l'estomac des deux chenapans, d'autant plus qu'il avait acheté un framboisier dans la meilleure pâtisserie de la Presqu'île. Ce vendredi matin, ils passaient leur épreuve orale de

seconde langue vivante, l'une des dernières, et le lycée leur avait donné campo l'après-midi. Il ne leur restait plus ensuite que le sport et une option. Du coup, Abel avait donné son accord à Paulo pour qu'il parte en weekend dans les environs de Grenoble, chez des amis de son pote Arthur. Évidemment, cela avait créé un début de conflit avec Isabelle, son épouse : « Ce n'est vraiment pas le moment ! » avait-elle fulminé. « Pourquoi n'as-tu pas attendu qu'il ait terminé ses examens ? Et s'il lui arrive un accident ? Il va boire et fumer, imagine dans quel état tu vas le retrouver dimanche soir ! » Ensuite, elle avait exigé que Paulo l'appelle lorsqu'il serait arrivé chez son père, afin qu'elle lui fasse ses recommandations. Abel voyait d'avance la tronche du fiston. Le fond du problème était là. Isabelle ne réalisait pas que son fils n'était plus un petit garçon. Ne réalisait pas, ou ne voulait pas réaliser, ou les deux à la fois. Et Paulo ne supportait pas qu'on le traite ainsi, même si, en réalité, il était bien loin d'être le quasi-adulte qu'il pensait être devenu. D'ailleurs, pour leur mère, les hommes restaient éternellement des gamins, ce en quoi elle n'avait pas tout à fait tort.

Abel s'enfila un verre de blanc, histoire de se changer les idées. Ce qui lui donna envie d'allumer une clope, la première de la journée.

*

Les deux garçons étaient arrivés avec un peu d'avance sur l'horaire prévu, assoiffés comme il se doit. Abel avait eu droit à une bise express du fiston, une poignée de main du pote que Paulo avait présenté d'un lapidaire « c'est Arthur », avant de demander avec une légère anxiété dans la voix :

– Y'a de la bière ?

Il y'en avait ; Abel était prévoyant.

– Chouette ! De la Jenlain ! s'exclama le gamin qui ne l'était plus tout à fait.

Il décapsula deux bouteilles avec une virtuosité de prestidigitateur, en tendit une au Grenoblois en lui disant :

– Viens, on va se poser.

Séverac, amusé, suivit le mouvement avec son verre de blanc qu'il avait réapprovisionné. Arthur était un grand gars qui devait atteindre le mètre quatre-vingt-cinq, brun à l'épaisse chevelure, le visage mangé par une barbe de trois jours qui n'avait pas dû être entretenue depuis une semaine... Il faisait beaucoup plus « homme » que Paulo, mais il est vrai que, si la mémoire d'Abel ne le trompait pas, il devait avoir trois ans de plus.

Paulo piocha dans le paquet de Rothmans, en proposa une à son copain qui refusa, préférant s'en rouler une. La bière fut liquidée en quelques gorgées, que Paulo ponctua d'un rot performant. Manifestement, le gamin faisait le kéké... Abel décida de mettre un peu d'ordre.

– Paulo, quand tu auras terminé ta cigarette, appelle ta mère, elle veut te parler.

Le fiston fit une horrible grimace, mais ne pipa mot. Il écrasa le mégot, attrapa le téléphone et s'en fut s'enfermer dans sa chambre. Il savait à quoi s'attendre et ne tenait pas à subir les recommandations maternelles devant son pote. Abel eut un rire silencieux. Il but une gorgée de blanc avant de s'adresser à Arthur, qui le regardait avec curiosité.

– Alors, comment s'est passée cette épreuve ? C'était l'oral de la seconde langue vivante, c'est ça ?

– Bah ! difficile à dire. Je pense que je ne me suis pas trop mal débrouillé, mieux qu'à l'écrit d'allemand, en tout cas.

– Ah ? parce que tu as fait allemand première langue ?

– Oui, et latin en prime. Une exigence maternelle.
– Ce que mère veut... soupira Abel. Et le reste ?
– Ça devrait aller, répondit laconiquement le jeune homme.

– Et qu'envisages-tu pour la suite ?

Arthur fit la grimace.

– Mes parents voudraient que je fasse une prépa aux concours d'entrée en école de commerce. Moi, ça me saoule. Je préférerais bosser un peu pour me donner le temps de savoir ce dont j'ai envie. Mais avec le bac...

– Tu pourrais trouver dans le bâtiment ou la restauration, paraît qu'ils manquent de bras. Le problème, c'est de reprendre des études après.

– C'est ce que me dit mon père. Alors je me suis pré-inscrit à la fac de droit.

– Une bonne idée ! rigola Abel. Tu veux devenir flic ?

– Plutôt crever ! s'écria Arthur, avant de se souvenir de la profession de son vis-à-vis, et de se mordre les lèvres en roulant des yeux affolés.

– Excusez-moi ! bredouilla-t-il.

– Y'a pas de mal, le rassura Abel. J'ai l'habitude, tu penses ! Et d'un autre côté, tu imagines une société sans flics ? La loi de la jungle ?

– Pas faux, admit le jeune homme. Le problème, ne m'en voulez pas de dire ça, c'est que la majorité des policiers sont cons, racistes et n'aiment pas les jeunes.

Abel rigola.

– Nous voilà habillés pour l'hiver ! Mais tu exagères. Je dirais que dans ma profession, il y a exactement la même proportion de cons que dans le reste de la population.

– Alors, c'est désespérant, soupira Arthur.

Paulo revint sur ces entrefaites, la mine sombre.

– Tu as tout bien noté ? ricana Abel.

– Elle m'a gavé ! expira le gamin.

– M'en parle pas, j'ai eu droit à la même. Allez ! on passe à table.

Les garçons firent honneur aux victuailles concoctées par Abel, ainsi qu'au côte-de-beaune qu'il servit avec le Stroganoff. La conversation fut animée. Arthur était un fervent partisan de la dépénalisation du cannabis, arguant que ses effets n'étaient, selon lui, pas pires que ceux du tabac et de l'alcool, produits sur lesquels l'État se faisait, disait-il, « un tas de thunes ».

– Ça réduirait le déficit budgétaire, renchérit Paulo, et y'aurait moins de trafiquants.

Sur le sujet, l'opinion de Séverac était plus que mitigée. À haute dose, le cannabis provoquait des dégâts considérables, sans compter qu'une bonne partie des consommateurs basculaient sur des drogues dures. Cela lui semblait justifier sa prohibition, même s'il était bien placé pour savoir que l'argument sur le trafic était juste. Inquiet, il demanda à son fils s'il fumait.

– Bah ! répondit Paulo. Un joint de temps en temps, sur le compte des autres. Avec l'argent de poche que tu m'alloues généreusement, j'ai juste de quoi m'acheter du tabac et me payer quelques bières !

Ils en étaient au café lorsque le portable d'Abel sonna. C'était Panchon, le directeur de la DIRPJ, le patron d'Abel. Un type sans grand relief, qui avait dû grimper à force de servilité et qui, ayant atteint ce sommet, s'en trouvait ébahi et perpétuellement apeuré par les responsabilités qui en découlaient. « Du bon côté » était son surnom, ou plutôt, le complément logique de son patronyme. Et comme « Du bon côté » était un peu long, « DBC » s'était rapidement imposé.

DBC, donc, appelait Abel, alors que celui-ci avait pris un jour de repos.

– Bonjour, Séverac. Je sais que vous êtes en congé,

je l'ai dit au procureur, mais il a insisté pour que vous m'accompagniez. Il nous demande d'être à son bureau à 15 h 30. Voulez-vous que je passe vous chercher quelque part ?

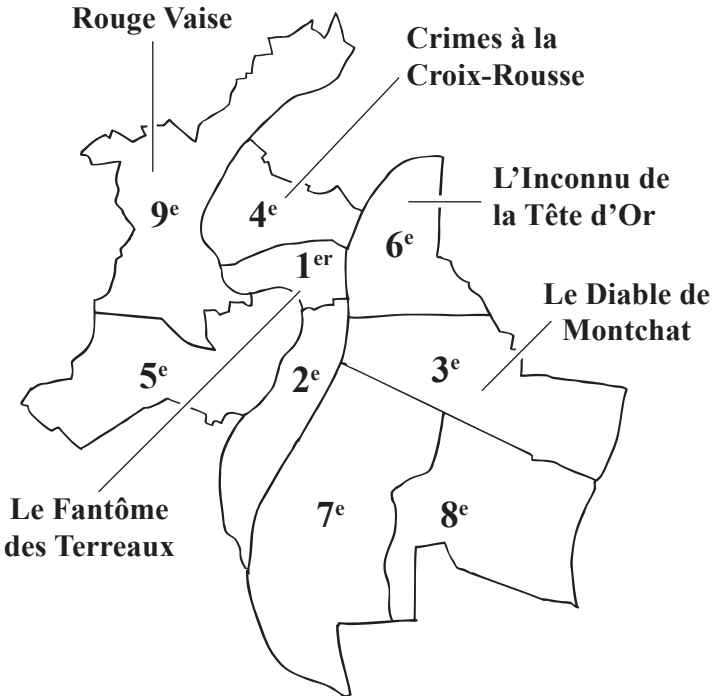
Abel jeta un coup d'œil par la fenêtre. Ce mois de juin était radieux, tendance canicule.

– Merci, je me débrouillerai. Je vais sortir ma bécane.

– Je compte sur vous ! conclut DBC de sa voix toujours un peu geignarde.

LYON

LES ENQUÊTES DU COMMISSAIRE SÉVERAC



Une série signée Jacques Morize

Les enquêtes lyonnaises du commissaire Séverac



Le Diable de Montchat

3^e arrondissement

Tout juste muté de Paris, Abel Séverac prend ses marques en tant que chef du groupe criminel de la PJ lyonnaise. Sa première affaire le lance à la recherche d'un violeur qui sévit dans le quartier de Montchat. Mais une seconde piste interfère, sur fond de prostitution. Parallèlement, le commissaire mène une enquête privée sur le suicide d'un industriel en faillite... Ce qu'il va mettre au jour dépassera l'entendement.

LES GRILLES D'OR, 2011 • ÉDITIONS AO, 2017 • ISBN 978-2-913897-62-5

Rouge Vaise

9^e arrondissement

Deux hommes sont assassinés, le visage écrasé, rendus méconnaissables. Tous deux ont reçu un message similaire : « Vous étiez cinq ce soir-là, à présent il faut expier. » L'enquête est confiée au commissaire Séverac, chef du groupe criminel de la PJ lyonnaise. Il découvre que les deux défunts appartenaient à une bande de fêtards inséparables, tous originaires de Vaise, dissoute dix ans auparavant.

S'agit-il d'une vengeance ? Retrouver les survivants de la bande des « cinq gones de Vaise » devient la priorité de Séverac. Une véritable course contre la montre s'engage entre l'équipe de celui-ci et le tueur inconnu...

LES GRILLES D'OR, 2013 • ÉDITIONS AO, 2016 • ISBN 978-2-913897-50-2

Le fantôme des Terreaux

1^{er} arrondissement

Quatre toiles prestigieuses prêtées au musée des Beaux-Arts de Lyon sont dérobées par un « fantôme », en pleine nuit, sans déclencher les alarmes ni alerter les vigiles. L'enquête est confiée au patron de la brigade criminelle, le commissaire Abel Séverac.

La traque du suspect sera jalonnée de surprises, affaires connexes et fausses pistes. S'il compte sur sa fidèle équipe, les trois « bras cassés », Annie la lieutenant ou Nicolas, dit Le Hérisson, le commissaire doit composer avec son supérieur, Duroc-Mallet, et la juge Malardin... Il n'oublie pas son fiston, Paul, venu étudier à Lyon, avec qui il partage son penchant immodéré pour les bonnes choses de la vie.

ÉDITIONS AO, 2014 • ISBN 978-2-913897-41-0

Crimes à la Croix-Rousse

4^e arrondissement

Un concessionnaire automobile, affairiste sans scrupule, reçoit une lettre de menaces qu'il oublie au fond d'un tiroir jusqu'à ce qu'il subisse une série d'agressions à la peinture rouge, dont la dernière se terminera tragiquement. Dans le même temps, Luron, son avocat, est égorgé par deux inconnus. Le commissaire Abel Séverac, patron de la brigade criminelle, est chargé de retrouver les auteurs de ce crime. Plusieurs pistes sont explorées, du vieux truand, qui s'est juré d'avoir la peau de l'avocat, en passant par la maîtresse de celui-ci, avant de glisser vers le trafic de drogue auquel se livre l'un de ses amis, lequel sera, lui aussi, occis avec une cruauté barbare. Mais la vérité est tout autre et prend ses racines dans un passé qui relie tous les protagonistes...

ÉDITIONS AO, 2015 • ISBN 978-2-913897-47-2

Chaque volume :

Broché, 13 x 20,5 cm, 256 pages, prix France TTC : 18 €

© 2017 Éditions AO-André Odemard SARL
20, cours André Philip
69100 VILLEURBANNE
Composé par Jean-Luc Tafforeau
Dépôt légal troisième trimestre 2017
n° éditeur : AS05 - 0917
www.ao-editions.com

Imprimé en Pologne par Bookpress.eu
Ul. Lubelska 37C 10-408 OLSZTYN